



Vertu de l'angoisse, II
Colette Soler, RV international 2024 (pour la diffusion)

J'ai choisis pour titre, « Vertu de l'angoisse » parce qu'il me semble assuré qu'elle est le moteur et le stimulant sans lequel rien ne se serait fait et rien ne se ferait dans la civilisation.

C'est cohérent avec la doctrine de Freud telle que reprise par Lacan. L'angoisse, est stigmaté d'affect de l'expérience du « sans recours » de la rencontre traumatique, elle, pétrifiante. Stigmaté avant coureur du danger qui devient donc signal, cloche d'alerte, et du coup cause qui répercute dans la conscience la cause qu'est l'objet a, sans lequel elle ne serait pas. Dans l'angoisse les humains se font donc une cause de ce qui une fois les a étreint et laissé sans recours, comme le dit encore Freud. Seulement se faire une cause de l'angoisse c'est assez voisin de ce que l'on nomme la fuite en avant, bien étrangère à tout désir de savoir, et qui ne peut en outre que piétiner la portée ontologique et existentielle de l'angoisse, piétinement devenu si manifeste dans le monde sans dieu que nous fait la science. Elon Musk en est à mes yeux la figure paradigmatique de cette fuite.

Moteur donc mais les œuvres de la civilisation dont elle accouche sont aussi pour bien le meilleur que pour le pire évidemment et nous sommes à une époque où la mentalité commune commence à soupçonner que le pire pourrait l'emporter. Angoisse donc, des jeunes et mêmes des enfants, nous dit-on. Et oui c'est l'affect type du capitalisme qui fait grand bruit aujourd'hui, je l'ai dit il y a longtemps, car il laisse les individus dans le sans recours de la précarité. On pourrait en décliner des exemples à l'infini et dans divers registres. Raison pour moi de me limiter à ce que peut être la vertu de l'angoisse dans la psychanalyse.

Dans notre doxa analytique flotte, me semble-t-il, l'idée que dans ce que je vais nommer le cahier des charges du parcours analytique il y a la réduction de l'angoisse, c'est d'ailleurs un des espoirs de celui qui arrive à l'analyse. En clair on suppose que l'angoissé à l'entrée devra ne plus l'être à la fin, ou l'être moins quand il aura gagné en savoir sur sa division,.

Je ne mets pas en question le bien fondé de cette thèse mais encore faut-il se demander comment ça peut s'obtenir. Surtout si on considère, premièrement, les causes occasionnelles



de l'angoisse dans la vie quotidienne comme dit Freud, qui ont tant de poids qu'elles y valent pour du réel, et ce sont les symptômes contre lesquels on recourt justement, aussi l'Autre et les autres sur lesquels on ne peut rien, et puis les événements catastrophe du hasard et également le temps qui passe inexorable vers l'horizon... dirai-je gentiment l'horizon de la fin pour éviter le gros mot de la mort ? et si on considère, deuxièmement, point qui me paraît incontestable, qu'une psychanalyse ça angoisse, ça ranime les angoisses d'origine du sujet même chez les moins angoissés et ça génère des angoisses nouvelles.

Alors si on veut éviter la pensée magique je crois qu'il est important de travailler à saisir comment le procédé freudien qui délimite le périmètre de la psychanalyse, d'association libre et d'interprétation, à deux voix donc, comment il mobilise possiblement l'angoisse. On ne peut évidemment pas simplement supposer que les angoisses exprimées par l'analysant vont être tempérées par les interprétations, puisque notre doctrine lacanienne de l'interprétation c'est, dit en image, qu'elle fait des vagues, et les vagues ça angoisse surtout quand on ne sait pas nager. Or qui sait nager face aux vagues non seulement de l'inconscient, mais de l'oracle interprétatif, fût-il celui du silence ? Non seulement le procédé mobilise ce que j'appelle les vieilles angoisses, celles dérivées des figures existentielles du traumatisme de chacun, mais en outre il en génère de nouvelles. Ce sont les angoisses de transfert qui sont aussi nouvelles que l'est l'amour de transfert, un amour vrai disait Lacan mais pas tout à fait le même que les autres cependant, c'est notre doctrine.

Toutes ces angoisses vieilles ou nouvelles sont donc à référer à ce qui soutient ce que la psychanalyse depuis Freud a nommé les « relations d'objet », plus largement tout lien social, hors analyse et dans l'analyse, et ce qui les soutient à lire Lacan c'est l'objet *a*. Voilà sa grande et unique thèse sur la réalité libidinale. Dans une psychanalyse les angoisses nouvelles de transfert se jouent dans le rapport à l'objet nouveau qu'est l'analyste. Et pour nouveau qu'il soit, comme tous les autres il se sustente de l'objet *a*, c'est ce que nous reprenons à juste titre.

Seulement l'objet *a* il est en jeu à plusieurs niveaux dans l'expérience analytique. Il n'est pas seulement là comme support du partenaire de l'analysant qu'est l'analyste, il est présent



dans la métonymie de la chaîne des paroles associées, dimension de l'expérience, je l'ai noté au moment du covid¹, qui s'accommode très bien de la distance des corps quand c'est au téléphone. L'objet *a* circule dans la métonymie, d'abord approchée par Lacan comme métonymie du manque du désir, et complétée ensuite comme métonymie du plus de jouir. L'économie, terme freudien que Lacan reprend, l'économie de la métonymie signifiante est gouvernée par le manque du désir et le plus de jouir qu'il vise.

Or, ce n'est pas là, dans la métonymie que l'angoisse de transfert loge, tout le contraire. L'analysant se plaint le plus souvent à ses associations, il les aime comme on peut aimer son symptôme dicit Freud, il a du mal à les arrêter, et d'ailleurs il les poursuit hors séance. C'est l'espace du principe de plaisir. Je ne vois qu'une seule occurrence d'angoisse liée à l'association libre c'est, quand après un temps, elle s'assèche, l'analysant a fait le tour de son récit et il ne sait plus quoi dire. Alors parfois oui, une angoisse surmoïque de ne pas pouvoir dire, de ne pas ou de ne plus y arriver apparaît, c'est une angoisse d'être en faute à l'endroit de la règle au fond. Elle se produit seulement quand le sujet est entré pour de vrai dans l'association libre, pas quand il en est resté au récit de l'évènementiel de sa vie, qui lui ne s'épuise jamais..

Les véritables angoisses sont ailleurs, dans le rapport à l'analyste comme objet. Un objet c'est un partenaire perçu, phénoménologiquement, via nos cinq sens, et qui est investi par la libido. Telle est la définition de tous les objets, dans et hors de la psychanalyse. Et Lacan a construit sa doctrine propre de la relation d'objet : dans tous les cas elle est soutenue par l'objet *a*. Plus précisément ce qu'il nomme « l'en-soi » logique de l'objet *a*, dans son compte rendu du séminaire *L'acte analytique*. L'en-soi de l'objet c'est pour dire qu'il n'est pas un objet de la perception, un de ceux qui passent par les cinq sens de notre sensorialité, car lui n'a pas d'image, il n'est pas en 3D, comme il l'avait d'ailleurs déjà indiqué des « Subversion du sujet ». L'objet du transfert, reconnu bien avant toute considération sur l'objet *a* a-phénoménologique, l'objet du transfert s'est présenté et se présente, lui, comme un objet phénoménologique de la perception, ce qui veut dire perçu par les cinq sens et pas seulement par l'ouïe. Pour le dire

¹ Voir mon opuscule *Écrit sous covid*, aux Editions nouvelles du Champ lacanien.

XII RENDEZ-VOUS DE
L'INTERNATIONALE DES FORUMS
VIII RENCONTRE INTERNATIONALE DE
L'ÉCOLE DE PSYCHANALYSE DES
FORUMS DU CHAMP LACANEN

1 - 5 MAI 2024

L'AN
GOIS
SE

COMMENT
LA FAIRE
PARLER ?


 MAISON DE LA CHIMIE
 28 BIS RUE SAINT-DOMINIQUE
 75007 PARIS - FRANCE

en image, c'est un objet a habillé par l'imaginaire et le symbolique de l'analysant, dit autrement un semblant d'objet, un objet *a* passé au semblant. Ce n'est pas un hasard si dans *Litturaterre* au moment où il rebaptise le signifiant du terme de semblant, Lacan, pour introduire cette catégorie du semblant convoque les météores de la nature qui se perçoivent par les sens. Sans cette construction qui dit que l'analyste est semblant d'objet, habillé de semblants qui se perçoivent, on ne pourrait pas répéter qu'à la fin l'analyste est réduit, c'est le terme, réduit à l'objet *a*, qui lui n'est pas un objet de la perception, mais pur manque. Oui, il est déshabillé, réduit à la pure cause qui n'est pas un semblant, mais pour être déshabillé encore faut-il qu'il ait d'abord été habillé.

Et habillé par quoi, sinon par ce qui habille tous les objets et qui fait, je cite Lacan, « toute notre réalité » libidinale, à savoir le fantasme. Certains reconnaîtront la thèse de « L'étourdit », le fantasme soutient toute notre réalité au cinq sens près.

Là une précision linguistique est indispensable. L'expression idiomatique « à quelque chose près » introduit le plus souvent une réserve. Par exemple si je dis « je suis d'accord avec vous à ceci près que... je limite l'accord en question. C'est comme si je disais sauf que, excepté que.. ; Au cinq sens près veut dire donc d'un côté que les cinq sens sont impliqués dans la réalité perçue, ce que nul n'a contesté à travers les siècles, ni les plus empiristes des anglais évidemment, ni même les plus idéalistes genre Evêque Berkeley, mais, d'un autre côté, réserve, que les cinq sens eux ne sont pas fantasmatisques. Toute notre réalité objectale qui passe par les sens est fantasmatisque mais pas les cinq sens, eux sont du réel lié au corps que nous avons. Je n'ai pas trouvé de traduction en langue romane juste, et en anglais des trois que j'ai pu consultée une seule traduit au mieux, celle de Mac Gallagher qui traduit bien toute la réalité est fantasmatisque « except for the five senses »

Le rôle du corps perçu par les cinq sens dans les relations libidinales n'est pas une nouveauté, il est apparu par exemple hors de la psychanalyse avec le phénomène des marreines de guerres. En Europe nous avons eu tant de grandes guerres, 1870, 1914, 1945 que l'expérimentation a été large avec ces correspondances organisées pour soutenir à distance le moral des soldats sur le front. Ce n'était pas encore le téléphone ou les réseaux

XII RENDEZ-VOUS DE
L'INTERNATIONALE DES FORUMS
VIII RENCONTRE INTERNATIONALE DE
L'ÉCOLE DE PSYCHANALYSE DES
FORUMS DU CHAMP LACANEN

1 - 5 MAI 2024

L'AN
GOIS
SE

COMMENT
LA FAIRE
PARLER ?


MAISON DE LA CHIMIE
28 BIS RUE SAINT-DOMINIQUE
75007 PARIS - FRANCE

sociaux, c'était la voie épistolaire, qui a fait naître de grands amours à distance de corps, et aussi de grands fracas de ces amours à l'armistice, quand le soldat revenu, les corps se sont trouvés en présence. Homologie avec ce qui advient sur les sites de rencontre. Ce n'e sont certes pas les amours de transfert mais est-ce si différent dans l'amour de transfert ?

L'analyste pour, « se faire produire comme objet a », c'est l'expression de Lacan, il faut d'abord qu'il fasse d'abord « semblant d'objet », autrement dit qu'il se laisser habiller de fantasme et ça passe par les cinq sens, et les corps en présence. J'ai donc fini par conclure qu'une analyse ne peut aller du débat à sa fin sans le présentiel, bien que des phases puissent se tenir à distance via l'électronique. E c'est dû au fait que les associations signifiantes ne suffisent pas à soutenir le rapport transférentiel à l'analyste. Je n'aurais pas pu conclure ainsi avant cette année à vrai dire, car c'est le cours que j'ai été amenée à faire sur la conception de la réalité chez Lacan qui me l'a fait apparaître et dans les questions de *setting* je crois qu'il faut opiner en fonction des nécessités du discours analytique comme Lacan l'a fait pour la durée des séances, et non selon les habitudes ou des préférences individuelles.

L'expérience confirme d'ailleurs : c'est là, dans la présence des corps que surgissent in situ, hic et nunc, les vraies phrases d'angoisse fantasmatique de dévoration, d'écrasement, ou d'éjection, d'invisibilité, inaudibilité, d'impuissance etc., avec le spectre de leur partenaire supposé l'Autre glouton, piétineur, expulseur, qui ni ne voit ni n'entend, etc.. On voit bien là que l'angoisse c'est vraiment le sentiment de se réduire à son corps. J'évoque là bien sûr le transfert sur sa face de répétition, il en a une autre certes, mais celle-ci ne peut pas se traiter « en effigie » comme disait Freud des passions transférentielles. On peut certes raconter ce genre d'épouvantes fantasmatiques, en faire récit, on n'y manque pas, mais les évoquer verbalement est autre chose que de les retrouver dans l'actuel des présences. Peut-être d'ailleurs que la fonction de cette présence des corps est plus saisissable encore, comme le remarquait une collègue, avec les enfants en analyse, qui ne supportent pas toujours si facilement la proximité de l'analyste, et qui s'en distancient par beaucoup de petits objets mais pour qui la distance de l'électronique est exclue. Je passe sur ce point. Beaucoup de petites données du quotidien analytique s'éclairent de là. Par exemple tel analysant témoignant que



finalement au téléphone c'est presque plus facile, tiens, tiens, ou tel autre, phénomène bien connu celui là, qui indique avoir parlé à son analyste toute la nuit, avoir même rêvé de lui-même, qui pensait allègrement avoir beaucoup à dire par conséquent, mais qui à mesure qu'il avance vers le bureau de l'analyste s'angoisse comme s'il approchait du lieu du traumatisme, et qui finalement se retrouve pétrifié et coït. Celui-là n'expérimente-t-il pas, sans le savoir, combien imaginer l'autre traumatique qui ranime « le parent traumatique » et le savoir là, sont deux choses bien différentes.

Quelques données venues des expériences des freudiens d'avant nous se rattachent également à ces questions. Par exemple la consigne qui dut donnée dans l'IPA à un moment de réduire la perception des particularité de la personne de l'analyste, de les gommer, dans le vêtement, la décoration du cabinet, assez pour qu'il se prête au transfert des images fantasmatisques. Il fallait s'habiller de neutre croyait-on pour pouvoir être habillé des semblants du fantasme analysant. La consigne paraît risible aujourd'hui mais ils avaient bien perçu la nécessité de présentifier, d'incarner cet Autre fantasmatisque. Ça les a conduit aussi aux interprétations du type « vous me prenez pour... » qui réduisent hélas le transfert à la répétition.

Il y a une autre angoisse liée à la présence de l'analyste objet, qui me paraît patente dans l'expérience et bien différente. C'est dans sa période finale, alors que l'analyste ne cause plus la production signifiante qui s'est tarie. L'objet est réduit à être cause des rencontres en chair et en os, plus d'échappatoire par la métonymie, reste l'énigme de ce qui ramène l'analysant jour après jour. A sa séance il y va, encore et quand même. Et là c'est souvent l'angoisse de finir qui apparaît après tant d'années passées dans l'espoir de finir et ceci même chez les sujets pour lesquels la faille du sujet supposé savoir a bien été aperçue, mais justement l'aperçu de cette faille n'est pas encore la fin de l'objet analyste. Dans l'angoisse de finir ce n'est plus le semblant d'objet qui angoisse, c'est l'horizon de la séparation d'avec l'analyste réduit à la présence de la cause qu'il est. « Deuil » dit « L'étourdit ». Au fond c'est une angoisse analysante de perdre le support du discours analytique même quand il ne s'entretient plus par les associations. Peut-on lui reconnaître une vertu à cette angoisse-là ? Le

XII RENDEZ-VOUS DE
L'INTERNATIONALE DES FORUMS
VIII RENCONTRE INTERNATIONALE DE
L'ÉCOLE DE PSYCHANALYSE DES
FORUMS DU CHAMP LACANEN

**L'AN
GOISSE**

COMMENT
LA FAIRE
PARLER ?

1 - 5 MAI 2024

EPICL
MAISON DE LA CHIMIE
28 BIS RUE SAINT-DOMINIQUE
75007 PARIS - FRANCE

plus évident est qu'elle n'est guère favorable à ce que la hâte d'en finir passe à l'acte, elle freine au contraire cette angoisse, mais justement, elle permet par le frein qu'elle est, d'apercevoir que ce n'est pas la structure qui décide de la fin du lien analytique, qu'il y faut quelque chose d'autre, peut-être comme un courage de la perte.

Reste évidemment la question de la position de l'analyste à l'endroit des angoisses qu'il génère, lui pour qui se faire cause du désir implique aussi de se faire cause d'angoisse. Ce qui est sûr c'est qu'il doit la supporter, plus que la supporter puisque c'est lui qui se fait produire, qui s'offre à d'être grimé en épouvantail fantasmatique. Face inversée de l'amour. D'où la question de sa propre angoisse éventuelle. Quand Lacan dit que l'analyste ne doit pas donner son angoisse, alors qu'il postule par ailleurs Lacan que dans l'amour on la donne, sauf si on est névrosé, eh bien je pense que ne pas donner son angoisse pour l'analyste c'est ne pas reculer devant l'angoisse analysante, comme il a dit ne pas reculer devant la psychose et le recul peut être soit doctrinal, se dispenser de la concevoir ou recul en pratique chercher à la tamponner. Ce qui serait scabreux si elle bien comme je le soutiens, un moteur. L'amour de transfert lui, ce n'est pas d'aujourd'hui que l'on sait qu'il constitue un des obstacles à l'avancée des analyses surtout quand il se conjugue avec le principe de plaisir coextensif à l'association libre. Ni l'un ni l'autre, ni l'amour, ni le principe de plaisir ne poussent à l'élaboration. L'angoisse au contraire du fait de son caractère intenable aspire à une issue et pousse à l'élaboration. Ne pas reculer devant l'angoisse c'est aussi bien ne pas reculer devant cette vacillation de la neutralité bienveillante qu'évoquait par Lacan — qui suppose évidemment le contre poids d'un désir d'analyste.

J'en viens à ceci que l'analyste objet n'est pas un objet quelconque, et ne se réduit pas à présentifier l'objet fantasmatique de la répétition. Il se laisse mettre en forme de fantasme, mais il doit d'abord et aussi être en forme de sujet supposé savoir — ce qui est à s'assurer à l'entrée de toute analyse. Le sujet supposé savoir je l'aime disait Lacan dans le séminaire XI, oui, mais il faudrait faire plus que de se laisser aimer, tenter de le pousser dans ses retranchements. Et c'est un travail qui suppose que cet amour devienne travailleur. Or ce n'est pas son habitude à l'amour, on le sait, et côté analysant l'amour du savoir ce n'est pas le désir

XII RENDEZ-VOUS DE
L'INTERNATIONALE DES FORUMS
VIII RENCONTRE INTERNATIONALE DE
L'ÉCOLE DE PSYCHANALYSE DES
FORUMS DU CHAMP LACANEN

1 - 5 MAI 2024

L'AN
GOISSE

COMMENT
LA FAIRE
PARLER ?


MAISON DE LA CHIMIE
28 BIS RUE SAINT-DOMINIQUE
75007 PARIS - FRANCE

de savoir, un amour travailleur c'est donc une conversion. Seule l'angoisse peut y contribuer dès lors que se faire une cause de l'angoisse de répétition si incommode, ça pousse à chercher la cause, donc à l'élaboration qui sustente le rapport au sujet supposé savoir..

Côté analyste par contre sa contribution au travail de transfert passe d'abord par le fait de ne pas tamponner l'angoisse analysante — quoiqu'il y ait bien sûr des cas et des moments où il faille la contenir, la ménager. Grand débat dans la psychanalyse. Tout un courant anglo-saxon s'est trouvé dire, au nom des bons sentiments sans doute, qu'à chaque séance il fallait que le patient reconduit à la porte soit, apaisé. C'est le contraire de ce que je développe ici. Seule son angoisse peut réveiller l'analysant de ce que je vais appeler son sommeil associatif, et l'analyste, s'il se laisse lui-même bercer par cette métonymie fait défaut à son analysant en réalité. Lacan a pu dire une fois que le voire faire l'analyste c'est angoissant. Il présupposait bien sûr un analyste qui se garde de l'empathie, si aimable mais si inopérante, un qui *décharite*, comme dit *Télévision*. C'est angoissant de le voir faire parce que le désir de l'analyste ne se voit pas et qu'à seulement observer l'analyste on peut le confondre avec le sujet pervers qui, lui, cherche l'angoisse de l'autre parce qu'il en jouit.

Je termine. Le solde pour l'analysant dans l'au-delà du fantasme c'est, thérapeutique mise à part, le savoir qu'il a acquis. Il a appris quelque chose de la structure, ça ne le fait pas accéder à la certitude, incompatible avec le savoir si on en croit Lacan du moins. La certitude elle est seulement au niveau de l'acte qui ne pense pas justement. Alors que dire des restes d'angoisse que laisse une analyse ? Il est exclu de penser que la psychanalyse produise des non angoissables, parce que ni le réel ni les hasards ne s'arrêtent. Sur ce point d'une angoisse peut-être transformée, je risque juste une formule. Une angoisse qui a vérifié sa cause, c'est une angoisse qui sait, qui sait assez peut-être pour ne pas entrer dans la fuite en avant dont je suis partie, tellement ennemie de toute visée de savoir. Encore une vertu donc qui comporte peut-être une sorte de courage du réel, lui, toujours là.